

# L'alsace libre

Autor(en): **Roger, Noëlle**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **20 (1918)**

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749856>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'ALSACE LIBRE

Voici quatre années qu'un petit morceau de l'Alsace est rendu à la France: trois vertes et douces vallées adossées aux sommets principaux des Vosges, enserrées dans les longs replis des montagnes et des forêts, et s'ouvrant sur la plaine bleue, encore occupée par les Allemands.

Et ces trois vallées sont si près de la guerre, encore sillonnées de tranchées, défendues par des fils de fer barbelés, qu'elles sont interdites aux voyageurs et aux pèlerins. Des officiers et des soldats passent sur ces routes, logent dans ces beaux villages où les habitants les reçoivent à bras ouverts; des camions militaires et des batteries circulent à travers ces calmes paysages que l'été rend plus riants. Peu à peu la vie normale a repris son cours, s'est organisée à côté de cet intense mouvement guerrier. Les femmes et les enfants ont ensemencé leurs champs entre les treillis de fer et moissonneront au bruit du canon qui ne fait plus tressaillir personne... Les maisons alsaciennes ont fleuri leurs fenêtres... Ces maisons au vaste toit de tuiles, et dont la façade blanche est discrètement ornée de poutres encastrées dans le crépi des murs ont une physiologie aimable et honnête: on les devine aimées, soignées, habitées par des familles nombreuses où la loi du travail consciencieux est acceptée par tous.

Le long du cours de la Doller, de la Largue, de la Thur, les villages prospères se rapprochent sur le sol fertile. Les cheminées des usines qui s'élèvent dans les verdure les départent à peine: elles sont comme une expression de plus de l'activité générale; laborieuses vallées, si sereines entre les ondulations des Vosges, leurs habitants les aiment d'un exclusif amour. Lorsqu'aux garçons de vingt ans, les Allemands posaient l'ultimatum de servir dans l'armée allemande, ou de s'exiler d'Alsace jusqu'à l'âge de cinquante ans, la plupart, ne pouvant accepter cet exil, choisissaient de servir. Aujourd'hui, beaucoup essaient de regagner les lignes françaises. Leurs frères cadets s'engagent en France. Et les familles alsaciennes sont torturées par ces tragiques alternatives.

Néanmoins on respire aujourd'hui, en Alsace libérée, une atmosphère de délivrance. Les habitants ne furent pas longs à rapprendre le français. Les enfants le savent déjà. Il est très instructif, à cet égard de visiter au hasard une de ces écoles de village.

L'ordre, la propreté, la discipline de ces classes de petits paysans et de fils d'ouvriers nous ont rappelé certaines écoles de la Suisse allemande, où les figures rondes et fraîches exprimaient une attention si respectueuse. En quatre ans les écoliers alsaciens ont appris le français, le parlent avec facilité, l'écrivent correctement.

La classe s'est mise debout à notre entrée. Ils sont là une vingtaine, garçons et filles, les plus petits à gauche, les grands à droite, joues roses, yeux souriants, mines sérieuses. La maîtresse donne à mi-voix une leçon aux cadets, tandis que le maître, en uniforme, interroge les aînés.

— Quelles sont les qualités d'un bon écolier ?

Des mains se lèvent. Une fillette désignée déclare lentement :

— Un bon écolier doit être exact, assidu, consciencieux...

Et elle s'applique à définir chaque terme avec une variété de mots qui nous enchante. Les autres écoutent dans un silence absolu. Et nous sentons que ces paroles répondent au vœu secret de chacun d'eux, à l'effort journallement renouvelé.

— Un bon écolier doit faire tout ce qu'il peut pour la France, conclut la petite fille.

Les yeux des enfants ont brillé. La classe, attentive, approuve.

Et je pense, en les regardant, à ce beau récit de Daudet, la *Dernière classe*, qui nous faisait pleurer autrefois... cette douleur muette du vieux maître alsacien qui s'en allait, cette dernière leçon de français... La vie a donc des réparations éclatantes...

Les petits Alsaciens ont adopté immédiatement les soldats français. Ils suivent leurs détachements, se mêlent à leurs groupes, le soir, sur la place du village. Les jours de revue et de prise d'armes sont pour eux une fête sans mélange. Ils écarquillent leurs yeux, se glissent au premier rang, pour mieux voir le drapeau, un glorieux drapeau déchiré qui revient de la bataille... et comme ils écoutent la Marseillaise ! — „Autrefois... allais-tu voir aussi passer les soldats allemands ?“ demande quelqu'un à un gamin immobile, béant d'admiration. L'enfant réfléchit. Quatre années... c'est un long espace de temps quand on a dix ans. Et il répond d'une voix humble qui s'excuse : — „J'étais si petit... je croyais encore que c'était beau...“

Il sait maintenant qu'il est grand. Il sait que, ce qui est beau, ce sont les soldats arrivant pour délivrer le pays, et non pas ceux qui viennent l'opprimer . . .

Sur la place ombragée de tilleuls de Masevaux, les enfants assistent à une représentation du Théâtre aux armées. Les familles alsaciennes occupent les bancs, et les soldats qu'elles ont adoptés les entourent, rangs pressés d'uniformes bleu horizon, auxquels se mêlent aujourd'hui, plus nombreux encore, les uniformes khakis des Américains. Pitreries de clowns, combats de boxe, bons mots, contorsions et culbutes, refrains drolatiques, ils rient à gorge déployée, tous les enfants, les écoliers et les grands enfants en uniforme, aux visages bronzés brusquement épanouis. Ils rient davantage de voir rire ces petits qui leur rappellent la maison. Le canon a tonné ce matin. Il recommencera ce soir . . . demain, ce sera sans doute l'offensive attendue jour après jour. Qu'importe ?

Un peu de gaieté flotte aujourd'hui avec les drapeaux tricolores sur ces bourgs de l'Alsace libérée, en dépit de l'heure angoissante et de toutes les inquiétudes et de tous les drames que chacune de ces femmes et chacun de ces vieillards portent dans leur cœur.

Masevaux, au fond de cette vallée de la Doller, ponctuée de lacs si bleus entre les forêts, est la capitale administrative de l'Alsace reconquise : maisons anciennes aux lignes simples, aux sobres et harmonieuses façades, fontaine fleurie sur la place, clocher en grès rouge des Vosges ; bonhomie des hospitaliers habitants . . .

Dannemarie dans la plaine riante et fertile, un coin du Sundgau restitué à la France.

Enfin St-Amarin, au bord de la Thur, et Thann à l'ouverture de la même vallée, entre les ondulations abaissées des montagnes et que domine la curieuse ruine arrondie et percée de son vieux château ; Thann, qui a le plus souffert avec ses façades marquées par la mitraille, un grand nombre de ses maisons effondrées, une rue entière détruite. Thann est toute proche des lignes. Sa cathédrale en grès rouge, dont plusieurs statues furent décapitées par les obus, n'est qu'à deux kilomètres des Allemands. D'ailleurs Thann est continuellement menacé, sous le coup des obus asphyxiants. Nous regardons passer ses habitants à la démarche si tranquille. Combien des leurs sont morts déjà ! Devant l'école s'ouvre un abri profond où l'on fait réfugier les enfants en cas d'alerte.

Avec quelle amitié nous la contemplons, cette héroïque bourgade qui attend et continue sa vie, et dont les enfants dansaient sur l'herbe, l'autre jour, à côté d'un trou d'obus tombé l'avant-veille...; fillettes et garçons tournaient des rondes en chantant des vieilles chansons françaises et des chansons de Jaques Dalcroze.

D'un haut sommet des Vosges, on la tient toute dans son regard, l'Alsace libre. On suit la pente des vallées, le dessin des forêts, le cours des rivières, on s'arrête à la tache claire des villages. Les ondulations vertes s'abaissent mollement vers la plaine si douce et bleue, plaine de Colmar dont on aperçoit les toits à l'ouverture des dernières collines, plaine de Mulhouse là-bas...; on distingue la ligne sombre et droite des rivages du Rhin; ces ondulations pâles à l'horizon, qui s'effacent parmi les nuages, sont celles de la Forêt-Noire.

Et voici, toute proche, à gauche, la montagne du Linge, et, plus lointain, à droite, le sommet du Hartmannswille.

Le Linge dresse un sommet rouge dénudé, séchement modelé, établi sur deux longues crêtes: à son flanc se rencontrent les lignes allemandes et les lignes françaises.

Le Hartmannswille dresse sa tête pelée par dessus la longue ondulation des sommets secondaires; dans les rayons obliques, il apparaît tout ensanglanté. Entre eux, les lignes ennemies, à travers le dédale des montagnes et des vallées, se retrouvent, se poursuivent, se joignent, selon un plan mystérieux: là-bas, au fond de cette vallée, elles passent entre ces deux villages fondus dans la même ombre vaporeuse, deux villages encore habités et qui semblent se toucher; les tranchées des deux adversaires sont si proches que les soldats risquent de se tromper.

Immense paysage vert et bleu, où Juillet répand sa sérénité, montagnes aimables, forêts étendues comme des tapis veloutés, — et que nous devinons fortifié de toutes parts, sillonné de tranchées, défendu par d'invisibles batteries, tout prêt pour le formidable et suprême effort...

Nos yeux retournent continuellement à ces deux montagnes, le Linge et le Hartmannswille, dressées là comme deux forteresses et dont les pentes furent à tel point couvertes de morts qu'elles nous apparaissent semblables à deux gigantesques et glorieux tombeaux. Montagnes au sol pelé, où les forêts ont disparu et dont

le nom est désormais aussi célèbre que le nom de n'importe quel champ de bataille, consacré par les siècles. Chaque parcelle de leur terre fut le témoin de quelque épisode de la lutte titanesque, d'héroïsmes obscurs, de sacrifices dont on ne connaîtra jamais le détail. Combien d'enfants disent aujourd'hui: — Mon papa est mort pour la France, sur une montagne de l'Alsace!...

Cette plaine bleue qui miroite et sourit entre les ombres changeantes des nuages, un des enjeux de la grande guerre, le Linge et le Hartmannswille jour après jour la contemplent. Et ces montagnes qui nous semblent devenues humaines, à force d'avoir englouti des corps d'hommes, cette terre qui n'est plus qu'une succession de tombes entassées, attendent l'heure qui se rapproche enfin, où toutes les cloches unanimes dans la plaine et dans les vallées, toutes les cloches enfin confondues salueront le jour de l'entière liberté.

GENEVE

NOËLLE ROGER



## SPECCHIO

Di L. STUBBE

Volgiti, speme, alla mattina bella!  
Del lago limpido, ve', sulla sponda  
poggia il declive: una china gemella  
si rovescia, e ne l'acque perse affonda.

Lontano, un orlo di splendor livella  
cime solive entro la plaga bionda.  
L'acqua azzurrina guizza, e blanda appella  
un azzurro gemello giù nell' onda.

Lungo la baia una città biancheggia:  
sotto la sponda, un albeggiar confuso  
vacilla, crolla, o tra i guizzi galleggia.

Riflessi labili . . . Il desio illuso  
lusinghe languide ovunque vagheggia,  
ne l'acque terse, e nel sereno, suso.

(Gennaio 1918. Castagnola.)

